

qu'un foyer ardent de cierges entourait de flammes vives. Le jour pénétrait par les verrières, nimbant de rayons les saints de granit et les anges en prière. L'orgue emplissait la nef d'un chant large et puissant ; et, toujours, lentement, majestueusement, montait le cortège.

Maintenant, sur les prie Dieu de velours, les fiancés sont à genoux ; de leurs deux cœurs s'élève la même prière, et Dieu, par la main du prêtre, bénit en Germaine la piété filiale, en Gaston l'amour généreux et désintéressé.

L'organiste jouait avec un grand talent, tirant, tour à tour, les hautbois et les flûtes. Toutes les voix de l'orgue s'unissaient, et remplissaient l'église d'une harmonie grande et poétique, sorte de pastorale rappelant les touchantes figures de la Bible : Rebecca, Rachel, Ruth, Noémi.

Une larme frangeait les paupières de Germaine ; et tout bas, elle murmurait :

— Je serai fidèle comme Ruth, tendre comme Rachel... mon bien-aimé Gaston !...

Tous priaient, tous étaient émus, tandis que, sous les arceaux, la main dans la main, s'avançaient Marc de Réchan et miss Mac-Bayle... Ils quêtèrent au milieu de la pieuse et brillante assistance ; lui, grave, énergique, toujours austère ; elle, élégante et gracieuse dans sa toilette bleu tendre.

Le suisse, hallebarbe en main, et tout chamarré de galons d'argent sur son habit rouge fendait les rangs ; la voix bien timbrée de Marc répétait :

— Pour les pauvres, s'il vous plaît.

Et, lorsque la pièce d'or tombait dans l'aumône, la voie limpide de Margaret, rendue plus charmante encore par son léger accent d'étrangère, remerciait d'un doux merci.

ÉPILOGUE

L'année qui vient de s'écouler a paru légère aux hôtes du Roscoat. Germaine et Gaston sont redevenus au manoir, demandant aux vieilles tourelles d'abriter leur jeune bonheur.

L'hiver a passé, puis le printemps, et maintenant l'été a jeté son manteau de feuillage sur les bois, sur les plaines ; tout a reverdi, depuis la falaise j'usqu'au gazon des landes.

C'est bonheur de vivre au milieu de cette pure atmosphère d'une après-midi de juillet. Aussi, la terrasse du Roscoat a vu s'assembler toute la famille.

Sur un guéridon rustique, la marquise et M. Richebrac ont repris avec délices la partie de piquet. Tour à tour, ils jettent leurs cartes : la narine du nabad frétille, et le regard de la marquise contient une pointe d'inoctensive malice.

Ils sont rajeunis.

Si la neige a entièrement recouvert la chevelure de Mme de Trémur, néanmoins sa taille est droite, ses lèvres épanouies, son cœur joyeux, car son petit-fils, renonçant aux dangers de la vie maritime, ne la quittera plus.

Et qui reconnaîtrait le paralytique morose dans ce grand vieillard au visage rayonnant ? Le bonheur, ce baume souverain, semble l'avoir ranimé.

— Me voici au bas de la côte ! disait-il avec désespoir, lorsque, jadis, cloué dans son fauteuil, il sentait par degrés venir l'engourdissement éternel.

Mais, à présent, la mort est loin. Les tendres soins de Germaine, l'amour filial de Gaston, les mains de ses enfants, enlacées dans les siennes, retiennent si bien l'aïeul sur le dernier degré de la pente, qu'il prétend, en souriant, ne le franchir jamais.

Quant à Sûzel, la voyez-vous, là-bas, sous ce grand cèdre, le vigage penché sur un minois rose, qui émerge d'un flot de blanches broderies ! C'est son enfant, la fille de Germaine, et le baby la regarde, visiblement heureux de toutes les évolutions du nœud d'Alsace. Il va de droite, il va de gauche, s'abaisse, se relève, s'enfle à la brise, et Sûzel rayonne, car, pour la première fois, un léger sourire entr'ouvre les lèvres roses.

— Accourez donc ! s'écrie-t-elle... La petite a souri !... Quelle est avancée cette mignonne ! sourire à deux mois !...

Elle lance la bonne nouvelle comme une fanfare de triomphe ; et tous, à ce joyeux appel, accourent aussitôt : la marquise, Gaston, Germaine.

Mais non, l'enfant ne veut plus entr'ouvrir ses gentilles petites lèvres. Toute la journée elles demeureront sérieuses, et Sûzel seule aura joui du premier sourire.

Ah ! cette mignonne, rien que de l'appuyer contre sa poitrine, elle en ressent une joie immense. Plus de larmes, plus de regrets. Ce désir du tout petit enfant, qui, pendant tant d'années, lui avait mouillé les yeux dès qu'elle regardait les enfants des autres, est accompli. Tous les baisers qu'elle mettait, par la pensée, sur le visage de sa Germaine absente, elle les prodigue maintenant sur les joues si fraîches du nouveau-né. C'est elle qui le soigne. Dès le matin, elle écarte les rideaux de mousseline ; et, ravie, comme en extase, elle jouit des jolies poses de la main aux doigts délicats, si gracieusement abandonnés sur les draps de la couchette. Elle épie le réveil. Elle pare l'enfant de rubans, de dentelles, de broderies ; et tout le jour, elle qui, pourtant, a tant pleuré, sait trouver des chants pour réjouir et pour bercer.

— Chère maman !... Regardez donc, Gaston, avec quelle sollicitude elle soigne notre petite Marguerite !

C'est Germaine qui parle ainsi, en traçant à la hâte, sur une feuille de son album, un rapide croquis. Il représente ce groupe de *Petite-fille et Grand-Mère* que chaque jour elle voit sous tant d'aspect divers, mais toujours touchant, toujours gracieux.

Gaston est assis près de Germaine. Il parle peu. Les mots ne sont-ils pas sans valeur, quand, pour se comprendre, un regard, un sourire échangés suffisent ? Et, lorsque le courant sympathique est ainsi établi entre un mari et la compagne de son choix, quelle sérénité dans les deux âmes, quelle certitude de bonheur !

Comme Germaine, Gaston se mit à sourire à la vue de Sûzel chantant, à demi-voix, un lied d'Alsace ; puis son regard se projeta tout joyeux vers la falaise.

Là aussi, entre les ajoncs d'or et les digitales de pourpre, un autre groupe se détachait en vive lumière. Miss Mac-Bayle, grande et svelte, se tenait près de Marc de Réchan. Elle était parée d'une toilette blanche ornée de valenciennes. Roses sur son chapeau, roses dans sa main, roses sur son visage ; et Marc la regardait, les yeux pleins d'amour.

— Ainsi, disait-elle, d'une voix qui tremblait légèrement, quoiqu'elle s'efforçât de la rendre enjouée ; ainsi, Monsieur Marc, c'est bien fini votre crainte de ma fortune ?...

Elle marchait à petits pas devant la source de Saint-Efflamm. L'eau pure formait comme un lac limpide et transparent sous un petit monument de granit, recouvert, par plaques, de lichen, ce lichen, cette mousse des rochers, qui met des siècles à sortir de ce sol de pierre, et, qui jette ses tons dorés sur tous les vieux granits de la vieille Armorique. Au loin, s'étendaient la dune avec ses bruyères, la grève avec son sable d'un gris

doux, et, enfin, l'infini de la mer, de la mer bien pâle, qui se confondait à l'horizon avec les nuées du ciel.

Depuis un instant les deux fiancés s'étaient assis au bord de l'eau, sur un banc de mousse recouvert d'un tapis de marguerites, et miss Mac-Bayle, toujours mobile et changeante, retrouvant une soudaine gaieté :

— Oui, à présent vous osez montrer votre cœur... Mais dire qu'il a fallu toute une année pour vous arracher un aveu ; mais dire que moi... moi, une correcte miss anglaise, j'ai dû abandonner ma dignité et faire demander, par l'entremise du marquis de Trémur, la main de M. Marc de Réchan ! Oh ! je vous en veux beaucoup de m'avoir amenée à pareille extrémité.

— Votre fortune était tellement audessus de la mienne, balbutia le jeune médecin, vous m'eussiez taxé d'ambitieux.

— Vous, ambitieux ! Oh ! non, je vous connaissais trop bien. Le penseriez-vous jamais, Marc, dès le premier jour, rien qu'à la façon dont vous me regardiez, dont vous me parliez, j'ai compris que vous m'accordiez plus d'attention que je n'en méritais ?

Cela vous semble étrange, n'est-ce pas ? Vous croyiez votre secret si bien gardé !... Mais la lumière est venue. Quand j'ai été toute seule dans mon château d'Ecosse, j'ai pensé à vous... oui, beaucoup, et je vous dirai...

Elle leva le doigt avec une certaine malice, voulant cacher son attendrissement sous une apparence de gaieté.

— Mais chut !... oui, seulement tout bas, je vous dirai que je gardais un souvenir très doux de notre courte rencontre. Vous ressembliez si peu à tous les jeunes gens qui, jusque-là m'avaient entourée ! Vous aviez des goûts élevés et sérieux... Vous... ma fortune vous éloignait de moi... Je suis sûre, Marc, que si j'avais été pauvre, vous m'eussiez fait une déclaration ?

Marc était tremblant ; ses yeux étincelaient de bonheur.

— Oui, dit-il, oui, Margaret, je vous aurais dit combien vous m'étiez chère !...

— Voyez, je lui étais chère, et il partait au loin, bien loin ! fit encore Margaret en souriant.

Et Marc, d'une voix où vibrerait la plus vive émotion :

— Oui, je suis parti ; oui, je suis allé sur les mers les plus lointaines ; mais il y avait sur les mers les plus lointaines quelqu'un qui toujours pensait à vous.

— Et ce quelqu'un se condamnait à un dur exil parce que miss Mac-Bayle avait une magnifique fortune !... Que vous deviez les haïr ces pauvres millions de Miss-Mac-Bayle !

Marc souriait aussi, mais avec un peu de tristesse.

Devant eux, c'était une vaste étendue de falaises et de grèves doucement éclairées par le soleil breton, baignées dans un brouillard d'or pâle, qui flottait et tremblait sur la verdure des dunes et sur l'azur des vagues. Dans cette grande paix, dans ce grand silence, la mer montante peu à peu gagnait sur la grève. Et Marc et Margaret restaient là, bercés par cette plainte monotone du flot, pris par une rêverie.

Marc revoyait le départ du *White-Swan*, lorsque, du sommet du Rock-ar-Laz, il avait suivi des yeux le yacht élégant, croyant adresser à celle qu'il emportait un éternel adieu.

De son côté Margaret rêvait aussi.

— Oui, pensait-elle, j'ai dû lui faire dire que je l'attendais, que je ne voulais que lui pour guide, pour ami... Oh ! que pendant un moment il m'a fait prendre en haine ma